



De l'audace, encore de l'audace

Chez lui, au Pays basque, ou sur les routes de France, le Petit Théâtre de Pain trace sa voie. La troupe « fait chier » avec l'Irak, joue en bulgare ou chante Elvis, toujours avec panache.

« **O**n était des jeunes chiots ! On avait envie de manger le monde », se souvient Ximun Fuchs. Quand le Petit Théâtre de Pain voit le jour en 1994, ses membres suivent le cursus Arts du spectacle de l'université de Bordeaux 3 et ils s'ennuient. Pas assez de pratique. Eux ont envie d'en découdre. Ils veulent les tournées, le public, jouer ! Le nom qu'ils adoptent évoque une histoire tragique, celle d'une femme du ghetto de Vilno (aujourd'hui Vilnius) qui, dans la Lituanie occupée par les nazis, jouait tous les soirs avec de petites poupées de mie de pain, devant des spectateurs, comme elle affamés et promis au massacre. « Un texte d'Ariane Mnouchkine nous a fait découvrir cette histoire. Le pain, c'est aussi un symbole populaire, la première chose demandée en cas de révolte. C'était une métaphore de ce qu'était pour nous cette nourriture théâtrale. En même temps, ça nous mettait la barre assez haut ! » Ximun Fuchs s'amuse de l'inconscience et de l'audace de leurs vingt ans.

L'élitaire pour tous

Le credo du Petit Théâtre de Pain, « c'est le théâtre populaire, l'élitaire pour tous ». La référence à Vilar n'est pas niée, mais la compagnie opte d'emblée pour la création contemporaine. « 1, 2, 3 Soleil », leur premier spectacle, est créé à Ostabat, un village

du Pays basque, région d'origine de plusieurs fondateurs. Le travail en milieu rural et la tournée qui suit, soutenue au départ par les comités des fêtes locaux, scellent une voie pour la compagnie : relation au territoire et proximité avec le public.

Leur seconde création, en 1996, « Tranchées de vie », est un spectacle-parcours sur le thème de la résistance. « On a commencé à faire des arts de la rue, sans le savoir », raconte Ximun Fuchs. Déjà, le Petit Théâtre de Pain se soucie très peu d'entrer dans des cases. « Quand on a eu des caravanes, ce n'était pas parce qu'on voulait faire du théâtre itinérant, mais parce que c'était plus simple pour aller jouer là où on voulait », remarque la comédienne Mariya Aneva Bogeva. Constituer un réseau, favoriser l'autonomie de l'équipe pour jouer partout, privilégier le premier degré pour s'adresser à tous... A l'époque, l'équipe ne formule pas encore son projet, mais cultive une approche pragmatique et intuitive. Elle a la chance de croiser sur son chemin des aînés bienveillants qui vont l'accompagner, du Fooths barn à Georges Bigot, un ancien du Théâtre du Soleil.

De 1997, quand la compagnie monte un texte d'Arrabal, « Et ils passèrent des menottes aux fleurs... », à 2004 avec « Le Pic du bossu », de Slawomir Mrozek, la troupe affirme son style : multitude de personna-

Avec
« Embedded »,
de Tim Robbins,
le Petit Théâtre
de Pain « gratte
où ça fait mal ».

ges, énergie débordante, jeu parfois masqué, musique live, pluralité des langues, thématiques engagées. Il y a du Brecht là-dedans : une esthétique *povera*, mais pas bricolée, et la conviction que le théâtre peut déplacer les gens. « *Les spectateurs sont intelligents. Nous n'avons rien à leur apprendre*, martèle Ximun Fuchs. *Mais nous sommes des déclencheurs. On peut provoquer la parole, des discussions.* »

En 2006, la troupe enfonce le clou avec « *Embedded* », pièce de Tim Robbins, traduite et mise en scène par Georges Bigot, qui présente des journalistes embarqués par l'armée américaine pendant la guerre en Irak. C'est dur, ça brutalise un peu le spectateur et c'est dans l'esprit de la compagnie : mettre les pieds dans le plat. « *On est des bouffons*, explique Ximun Fuchs. *On gratte là où ça fait mal.* » Malgré quelques programmateurs qui se fendront d'un « *Pourquoi se faire chier avec l'Irak ?* », la troupe ne fait aucune concession. Le succès du spectacle, notamment à la Cartoucherie en 2008, leur donne raison.

Pour le Petit Théâtre de Pain qui se soucie du « vivre ensemble », le théâtre est aussi une fête, à l'image de « *Cabaret* », créé en 1999 et qui tourne toujours. Le répertoire de la pièce, entre chant de résistant, reprise de Fernandel ou d'Elvis, se veut éclectique, humoristique et en prise avec le monde. La proximité avec le public y est privilégiée, intensifiant la convivialité et l'échange. Ce partage, c'est aussi celui d'un fonctionnement en troupe. La compagnie fait vivre, à l'année, une quinzaine de personnes. Si deux salariés sont chargés de l'administration et de la production, de nombreux membres sont investis au-delà de l'artistique dans le long et fastidieux processus de la création.

Polyglottes et multiréseau

Bulgare, euskara (basque), gascon, espagnol, français, la pluralité des langues dans « *Cabaret* » est une ode à la musicalité de la parole, à l'émotion qu'elle véhicule, même incomprise. En 2008, la compagnie poursuit cette réflexion en créant trois solos en

« **Le pain, c'est aussi un symbole populaire, la première chose demandée en cas de révolte.** »

euskara. Le Petit Théâtre de Pain lance avec délectation des passerelles entre la culture d'un territoire et l'universel, entre local et global. « *De toute façon, nous sommes plus souvent loin de chez nous qu'au Pays basque !* » Et pour cause : la région Aquitaine n'est pas la mieux dotée dans le domaine des arts de la rue... La compagnie a donc développé des relations ailleurs, à l'Atelier 231, à Sotteville-lès-Rouen, ou au Parapluie, à Aurillac. Le réseau de diffusion reste, lui, varié, la compagnie jouant aussi en salle. « *Ce que l'on cherche, c'est la transversalité des publics, des partenaires, des institutions...* », insiste Ximun Fuchs.

Ce 13 août 2009, la nuit est tombée sur Arnaga, domaine où vécut Edmond Rostand et qui accueille aujourd'hui le festival de théâtre de Cambolles-Bains. Le Petit Théâtre de Pain y donne « *Trace(s)* », sa création 2009. Il fait frais mais quelque sept cents spectateurs se laissent captiver par cette histoire de rénovation urbaine, ces personnages qui remuent leurs tripes en faisant leurs cartons. La mise en scène cinématographique (flash-backs, arrêts sur image, zooms sur une situation) est efficace. Le ton est noir : les contes et les super héros ne sont plus d'aucune utilité. Tout semble saboté, la société ayant abandonné les hommes qui se débattent avec leur(s) histoire(s).

Il y a du texte (écrit par la compagnie), mais surtout des corps qui se confrontent au monde. L'énergie est intacte. Elle guide, inlassablement, le Petit Théâtre de Pain qui vient d'inaugurer un lieu de fabrique des arts de la rue au Pays basque. Avec ferveur et juste ce qu'il faut d'inconscience pour tout tenter, comme aux débuts ● ANNE GONON

Harri Xuri, une pierre blanche pour les arts de la rue en Aquitaine

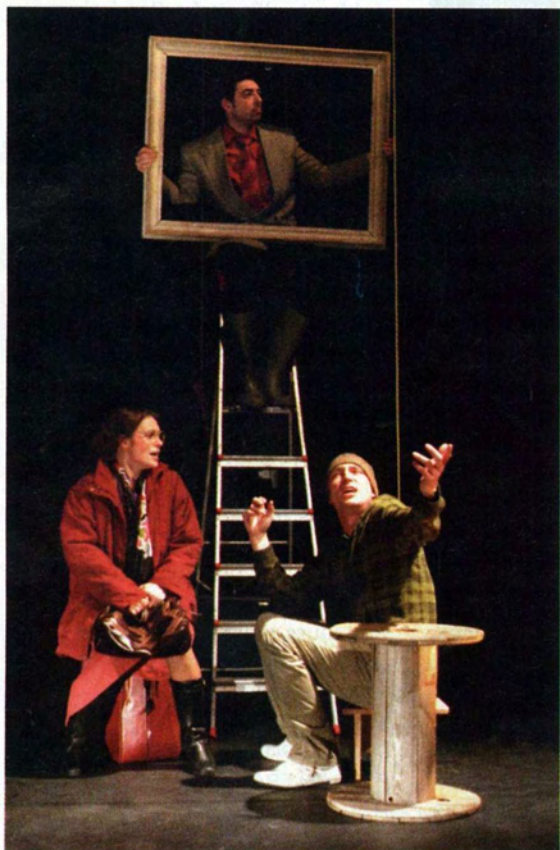
A Louhossoa, au Pays basque, le tout récent Harri Xuri est le premier lieu de fabrique arts de la rue d'Aquitaine. Le Petit Théâtre de Pain a été chargé de la direction artistique du lieu, en collaboration avec l'Institut de la danse basque et la compagnie de cirque Kiliko Zirko. La salle culturelle de la commune est devenue un lieu de résidence dédié à la création contemporaine et au théâtre en euskara. Un bâtiment annexe va être bâti

pour accueillir des ateliers de construction. Lors de l'inauguration de Harri Xuri en juin dernier, douze compagnies ont joué dans les cinq communes du Sivom (Syndicat intercommunal à vocations multiples), préfigurant une action de diffusion sur ce territoire. Le Petit Théâtre de Pain souhaite ouvrir cet espace de travail aux artistes, créer des partenariats artistiques et culturels locaux et développer les relations avec le Pays basque

espagnol. Le lieu doit son nom, Harri Xuri (pierre blanche), au kaolin exploité à Louhossoa et envoyé à Limoges pour devenir de la porcelaine. La fermeture de l'usine, dans les années 70, a laissé une blessure dans la commune. Le Petit Théâtre de Pain a choisi ce nom symbolique pour « *s'inscrire dans l'histoire du village et dire aux gens : "On sait que vous êtes là. On ne fera pas les choses sans vous."* »

● A. G.

CI-DESSOUS, "TRACES" SERA
À EYSINES EN SEPTEMBRE.



Le Petit Théâtre de Pain

En liberté, sur les routes, partout...

Enfants de Molière, Basques d'adoption, ils tiennent bon leur cap.

Ils sont dix-sept aujourd'hui à faire vivre leur Petit Théâtre de Pain. Ils étaient six quand ils ont commencé, il y a quinze ans, dans le giron de la fac de Bordeaux à imaginer des spectacles ensemble, sous le regard formateur du comédien Georges Bigot, alors tout juste parti du Théâtre du Soleil. Ximun, Fafiole, Hélène, Eric et les autres parlaient à peu près toutes les langues (français, espagnol, basque ou anglais), venaient de tous les horizons sociaux et avaient la même furieuse envie « romantique et politique de faire du théâtre comme dans le film de Mnouchkine où l'on voit Molière et son Illustre Théâtre en liberté sur les routes faire du théâtre partout », se souvient Ximun Fuchs. De cabarets avec charrettes à foin en spectacles à textes, comme *Traces* – la création de l'année dernière où d'astucieux portiques servent de coulisses à vue –, Le Petit Théâtre de Pain tient son cap. Aucun des fondateurs n'y a perdu de son accent ni de son caractère. L'appartenance au terroir basque, où ils ont fini par hériter d'un lieu à eux dans le petit village de Louhossoa, ne les a pas non plus empêchés de sortir de chez eux. Bien au contraire. Ils tournent et rayonnent dans tout l'Hexagone, de festivals de théâtre de rue (Aurillac, cette année) en saisons dans des salles de théâtre. Ils charment car ils osent écrire (*Traces* est une saga familiale qui pose finement la question de la transmission), débordent d'audace, et veulent avec sincérité franchir ces invisibles frontières que sont les barrières culturelles. **EMMANUELLE BOUCHEZ**

Cabaret : le 8 août à Cambo-les-Bains (64), le 18 septembre à Martignas-sur-Jalle (33), le 19 à Bruges (33). *Traces* : le 24 septembre à Eysines (33). *Le Jongleur, la pute et lo pèc*, d'après Dario Fo, à Eysines (33).

CI-DESSOUS, "TRACES" SERA
À EYSINES EN SEPTEMBRE.



Le Petit Théâtre de Pain

En liberté, sur les routes, partout...

Enfants de Molière, Basques d'adoption, ils tiennent bon leur cap.

Ils sont dix-sept aujourd'hui à faire vivre leur Petit Théâtre de Pain. Ils étaient six quand ils ont commencé, il y a quinze ans, dans le giron de la fac de Bordeaux à imaginer des spectacles ensemble, sous le regard formateur du comédien Georges Bigot, alors tout juste parti du Théâtre du Soleil. Ximun, Fafiole, Hélène, Eric et les autres parlaient à peu près toutes les langues (français, espagnol, basque ou anglais), venaient de tous les horizons sociaux et avaient la même furieuse envie « romantique et politique de faire du théâtre comme dans le film de Mnouchkine où l'on voit Molière et son Illustre Théâtre en liberté sur les routes faire du théâtre partout », se souvient Ximun Fuchs. De cabarets avec charrettes à foin en spectacles à textes, comme *Traces* – la création de l'année dernière où d'astucieux portiques servent de coulisses à vue –, Le Petit Théâtre de Pain tient son cap. Aucun des fondateurs n'y a perdu de son accent ni de son caractère. L'appartenance au terroir basque, où ils ont fini par hériter d'un lieu à eux dans le petit village de Louhossoa, ne les a pas non plus empêchés de sortir de chez eux. Bien au contraire. Ils tournent et rayonnent dans tout l'Hexagone, de festivals de théâtre de rue (Aurillac, cette année) en saisons dans des salles de théâtre. Ils charment car ils osent écrire (*Traces* est une saga familiale qui pose finement la question de la transmission), débordent d'audace, et veulent avec sincérité franchir ces invisibles frontières que sont les barrières culturelles. **EMMANUELLE BOUCHEZ**

Cabaret : le 8 août à Cambo-les-Bains (64), le 18 septembre à Martignas-sur-Jalle (33), le 19 à Bruges (33). *Traces* : le 24 septembre à Eysines (33). *Le Jongleur, la pute et lo pèc*, d'après Dario Fo, à Eysines (33).

Le théâtre contestataire de Tim Robbins à Paris

Cartoucherie de Vincennes,
Théâtre du soleil, Mai 2008

Tim Robbins, acteur mémorable dans *Mystic River* de Clint Eastwood ou dans *The Player* de Robert Altman, et réalisateur de *La Dernière Marche*, est à Paris pour quelques jours. Cette figure américaine n'est pas là pour un nouveau film, mais pour une pièce de théâtre, *Embedded*, qu'il a écrite en 2004, quelques mois après le déclenchement de la guerre américaine en Irak. Depuis le 22 mai et jusqu'au 7 juin, *Embedded* est jouée, en français, à la Cartoucherie de Vincennes, au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. C'est une troupe du Pays basque, le Petit Théâtre de pain, qui a eu l'idée de la monter, dans une mise en scène de Georges Bigot, un ancien du Soleil. Et Tim Robbins est venu les soutenir, et même, comme c'était le cas dimanche 25 mai à l'issue de la représentation, rencontrer le public et discuter avec lui. Tim Robbins, qui fait partie avec sa compagne, Susan Sarandon, et Sean Penn – ce dernier vient de présider le jury du Festival de Cannes – de l'aile la plus à gauche d'Hollywood, a écrit la pièce pour « représenter une Amérique qui a été manipulée pour soutenir la guerre en Irak ».

« On m'a traité de traître »

« Les autorités américaines ont réussi à créer l'illusion du soutien de l'opinion publique à cette guerre, ajoute le comédien. Cette vaste opération de manipulation a été notamment menée par le biais de ces fameux journalistes "embedded", embarqués avec l'armée américaine, à qui les militaires ont présenté une "information" souvent truquée et mise en scène. Toute cette histoire en dit beaucoup sur l'état de la démocratie américaine. »

Rien de tel que le théâtre, cet art qui joue du faux pour dire le vrai, pour déjouer les mises en scène du pouvoir. Du théâtre, Tim Robbins en fait depuis l'âge de 12 ans. A 20 ans, à l'université UCLA, en Californie, il crée avec d'autres comédiens l'Actors' Gang. C'est ce

même « Gang des acteurs » – avec lequel il n'a jamais cessé de travailler depuis vingt-six ans, montant des classiques comme ses propres pièces (sept au total) – qui, depuis 2004, a joué *Embedded* un peu partout aux Etats-Unis. La pièce présente de manière extrêmement satirique l'équipe qui, autour de George Bush, conçoit le scénario de la guerre en Irak, et elle démonte (sans juger) le mécanisme qui amène des journalistes « embedded » à enfreindre les règles de leur métier. Les soldats, eux, sont montrés de manière très humaine, pris dans un processus qui les dépasse et les broie.

« J'ai voulu présenter, très simplement, des informations que beaucoup de gens en Amérique ignorent encore aujourd'hui, explique Tim Robbins. Les problèmes psychologiques que subissent nombre de ces jeunes gens sont encore largement occultés. J'ai aussi utilisé l'histoire de Jessica Lynch, une jeune soldate qui aurait été torturée et violée par des Irakiens. On sait maintenant de manière quasi certaine que son histoire est fautive et qu'elle a été, là aussi, instrumentalisée. »

Aux Etats-Unis, la réception de la pièce a été globalement assez négative. « On m'a traité de traître, de partisan des terroristes, raconte Robbins. Mais aussi d'antisémite, parce que je donne au philosophe juif allemand Leo Strauss un rôle important dans la pièce, en tant que "gourou" des conservateurs américains... »

« Dans notre monde, le rôle du théâtre est fondamental, conclut le dramaturge Robbins : c'est l'espace où se maintient une véritable liberté de parole. Je n'aurais jamais pu faire un film sur le sujet d'*Embedded*. Je n'aurais jamais eu l'argent. Le théâtre est devenu aux Etats-Unis le lieu du débat politique qui n'existe plus dans les grands médias. Il touche certes moins de spectateurs que la télévision, mais chacun de ces spectateurs mène une véritable réflexion critique. Oui, il n'y a plus que le théâtre... et le rock'n'roll ! » ■

FABIENNE DARGE

Culture

THÉÂTRE

Les enfants du Soleil

Ensemble et séparément, Georges Bigot et Simon Abkarian poursuivent un parcours commencé à la Cartoucherie. On les retrouve dans deux spectacles à l'affiche.

GEORGES BIGOT ET SIMON ABKARIAN ont été de grands acteurs du théâtre d'Ariane Mnouchkine. Bigot tenait les rôles de premier plan, roi shakespearien ou double de Norodom Sihanouk. Puis l'un et l'autre sont partis. Bigot a dirigé un festival et mène sa vie de comédien. Abkarian a continué le théâtre tout en devenant un acteur très demandé au cinéma. Les revoilà aujourd'hui dans le cercle du Soleil, ou non loin de là, prouvant qu'il n'y a pas de rupture avec leur théâtre fondateur et qu'on les y accueille à présent qu'ils sont indépendants et différents.

Tout d'abord, Georges Bigot revient comme metteur en scène. Il a dirigé une troupe basque, le Petit Théâtre de pain, de passage à Paris (au Soleil, précisément), dans une pièce de Tim Robbins, *Embedded* (*Embarqués*). Tim Robbins, le cinéaste, écrit et fait du théâtre, en effet, pour s'en prendre frontalement aux scandales de son pays ! Les « embarqués », ce sont les journalistes qui se sont laissé inviter par l'armée américaine pour rejoindre l'Irak et témoigner de la nécessité de cette guerre. Les voilà endoctrinés jusqu'à la moelle, censurés par les petits chefs et ballottés d'un lieu d'entraînement à un champ de carnage.

On admire qu'un Américain ait eu cette audace et cette santé dans l'écriture pamphlétaire. La pièce, en elle-même, mélange un peu trop les genres, tirant à la fois sur les ressorts de la farce féroce et sur la corde sensible. Mais Bigot mène la soirée à un train d'enfer, tandis que les douze comédiens se métamorphosent à une folle vitesse et savent être à la fois

les gradés du Pentagone, les reporters aveuglés et les autres personnages de cette apocalypse à hurler de rire et d'horreur.

On peut, par ailleurs, retrouver Georges Bigot comme acteur et Simon Abkarian comme auteur dans *Pénélope*, ô *Pénélope*, présenté à Chaillot. Notons qu'Abkarian est aussi comédien, metteur en scène et scénographe du spectacle. Ils sont protéiformes, ces enfants du Soleil ! Là, il est aussi question de la guerre, mais de toutes les guerres. L'écriture préfère, dans cette réappropriation du thème d'Ulysse, le genre de la fable et de la mythologie. Mais tout cela est passé au filtre de nos douleurs modernes. Il n'y a plus d'héroïsme, plus d'apparat. Tout est cassé, les cœurs, les objets, les références, le temps où se passe la pièce. On est seulement sûr que Pénélope se désespère et qu'Ulysse, appelé Élias, est si détruit qu'il doute d'être aimé. Les objets qui sont sur scène sont d'aujourd'hui, les personnages arrivent à la fois de notre époque et de la nuit des temps.

Abkarian joue un revenant bouleversant, Bigot (en travesti) une mère défunte avec une puissance délicate, Catherine Schaub-Abkarian est une Pénélope aux vibrations secrètes. John Arnold, Sarajeane Drillaud et Jocelyn Lagarrigue complètent la distribution de ce grand moment théâtral où le Soleil a acquis une autre lumière, celle d'un nouvel écrivain.

GILLES COSTAZ

Embedded, théâtre du Soleil, cartoucherie de Vincennes, Paris, 0143742408. Jusqu'au 7 juin, puis en tournée.

Pénélope, ô *Pénélope*, Chaillot, Paris, 0153653000. Jusqu'au 14 juin. En tournée à la rentrée (Toulouse 14-24 octobre).

ÉVÉNEMENT. Jeudi soir, après la représentation de « Embedded », l'acteur américain Tim Robbins a dialogué avec le public en toute simplicité

La résistance selon Tim

• Bertrand Ruiz

A bordable, humble, disponible... Les qualificatifs pleuvent à la sortie de « Embedded ». Ce jeudi soir, à l'issue de la représentation donnée par le Petit Théâtre de Pain, le centre culturel, quasiment plein jusqu'aux cintres, est tombé sous le charme de l'acteur américain Tim Robbins. Le comédien préféré de Robert Altman, récemment oscarisé pour sa prestation dans « Mystic River » de Clint Eastwood, est passé par Langon jeudi pour assister à l'adaptation francophone de la pièce qu'il a écrite, mise en scène par Georges Bigot, son ami de vingt ans (notre édition de jeudi).

Et Tim Robbins n'a pas été déçu... La prestation du petit Théâtre de Pain était tout bonnement époustouflante d'explosion et d'émotion conjuguées (lire en page 2-21). Dans « Embedded », les faits sont à peine caricaturés : les calculs des conseillers néo-conservateurs pour se servir de la guerre en Irak comme d'un gonfleur de sondages, le désarroi des soldats américains, des braves gens qui s'engagent parce qu'il s'agit là du seul moyen pour payer ses études ou nourrir sa famille, la complicité des médias monolithiques à la solde du régime. Tim Robbins sait de quoi il parle...

Dialogue. Quelques minutes après l'ovation réservée aux comédiens, un dialogue s'installe avec la salle. Sur-chemise marron sur tee-shirt blanc et jean's déchiré, Tim Robbins déploie son double-mètre (1,97 m exactement) pour aller s'asseoir sur la scène des Carmes. À côté de lui, Georges Bigot et sa troupe. Tim Robbins raconte à quel point le seul fait de douter de l'action du gouvernement Bush en Irak lui vaut sarcasmes et injures. Décis-



Tim Robbins : « Je ne vois aucune différence entre les médias américains d'aujourd'hui et la "Pravda" soviétique d'hier »

PHOTO BERNARD MUGICA

dés à ne pas la fermer, Tim Robbins et son épouse Susan Sarandon sont d'ailleurs devenus la cible privilégiée des « va-t-en-guerre ».

« Depuis trente ans, les néo-conservateurs ont pris possession des médias de masse aux États-Unis, explique le comédien. La diversité n'existe plus : je ne vois d'ailleurs aucune différence entre les médias américains d'aujourd'hui et la Pravda soviétique d'hier. Ne trouvez-vous pas curieux que l'actuel porte-parole de la Maison-Blanche soit un ancien journaliste de la Fox ? »

Honnêteté intellectuelle. « Le but des néo-conservateurs, c'était de faire approuver la guerre par

l'opinion et, finalement, de faire croire à la majorité qu'elle est minoritaire, ajoute-t-il. Leur plan était brillant puisqu'il a fonctionné : Bush nous a volé deux élections ». Face au silence des uns et à l'approbation tacite des autres, Tim Robbins a choisi de réagir par la création : « Embedded » est né de cette volonté. La pièce est vilipendée par les médias, Tim Robbins lui-même qualifié d'apôtre hurluberlu de la théorie du complot. « Malgré tout, la pièce a été jouée quatre mois à New-York et autant à Los Angeles. Le public nous a poussés à continuer. On a reçu le soutien de femmes de soldats ou de journalistes embarqués en Irak et frustrés de ce qu'ils avaient vécu là-bas ».

On sent le comédien ému de vivre cette expérience avec le public francophone. Tim Robbins félicite le Petit Théâtre de Pain et reçoit lui-même avec bonheur l'admiration des spectateurs qui viennent lui serrer la main. La fête se poursuit dès lors en privé : Tim Robbins, le Petit Théâtre de Pain et l'équipe des Carmes partagent, jusque tard dans la nuit, une collation qui tourne en concert improvisé avec l'Américain au chant et à la guitare. Avant cela, Tim Robbins aura aidé la troupe à ranger le décor, à plier les accessoires, sans rechigner à la tâche. Une attitude qui en dit long sur un homme d'une honnêteté intellectuelle sans faille.

Motivé

évitom

Dick, Rum Rum et Gondola..., drappés dans un patriotisme fanatique.



JEAN PIERRE ESTOURNET

Mix

La déraison du plus fort

"Embedded", pièce post-11 Septembre de l'acteur Tim Robbins, dénonce les noces dangereuses du pouvoir et des médias.

10 septembre 2001, minuit. Georges Bigot, ex du Théâtre du Soleil, débarque à Los Angeles, pour répéter avec l'Actors Gang, groupe théâtral fondé par l'acteur réalisateur Tim Robbins. Quatre jours plus tard, l'administration Bush lance l'opération "Noble Eagle" sur l'Afghanistan. Georges Bigot déclare alors ouverte l'opération "Noble Human", et décroche le drapeau français qui flottait sur le théâtre. *"J'ai vu le moment où tous les drapeaux affichés en signe de solidarité aux victimes se sont transformés en étendards patriotiques sur fond de matraquage médiatique. De retour en France, je me suis demandé ce qu'il en était des relations des médias avec le pouvoir, dans une Europe où les marchands d'armes possèdent bon nombre de journaux..."*

De son côté, Tim Robbins brave le Patriot Act, qui considère tout citoyen critiquant le gouvernement comme un ennemi de la patrie. En 2003, au lendemain de l'invasion de l'Irak, il écrit *Embedded*, pamphlet satyrique qui fustige les manipulations de la Maison-Blanche, à travers la voix de médias "embarqués" ("embedded") aux côtés des militaires. La pièce se joue à Los Angeles, New York et Londres. Bigot décide de l'adapter pour l'Hexagone, avec le Petit Théâtre de Pain, troupe itinérante née en 1994.

Au printemps dernier, *Embedded* déboule comme une machine de guerre théâtrale, pour une

tournée de trente-cinq dates. En fond de scène, un filet de camouflage ; sur le devant, des comédiens-musiciens dans une succession de scènes "ultracinématographiques". Là, dans un décor remanié à vue, des soldats se retrouvent parachutés dans un "désert de Gomorrhe" hostile, y compris pour cause de bavures américaines. Des journalistes "embedded" évoluent entre le bar de leur hôtel-QG et les chorégraphies militaires, imposées par l'officier Hardchannel, s'exaltent, répètent des *"Chef, je suis une larve de journaliste, chef!"*, ou "ruent" dans les carcans propagandistes. Les "héros" du bureau des opérations spéciales sont là aussi, affublés de perruques et de masques façon commedia dell'arte : cyniques, Dick, Rum Rum, Gondola louent le philosophe Leo Strauss, apôtre du *"pieux mensonge au service du Bien"*, ou mettent en scène la libération de Jen-Jen, alias "soldat Ryan", artificiellement transformée en héroïne nationale. La mise en scène est rusée, menée tambour battant, façon grand raout médiatique. On regrette parfois un propos qui en rajoute, agace à force d'être illustratif. *"Embedded n'y va pas avec le dos de la cuillère, répond Bigot. Mais la réalité n'est-elle pas caricaturale ? Un jour, pendant la tournée, j'allume la radio et j'entends que le Hezbollah posséderait des armes de destruction massive. Ça ne vous rappelle rien ?"* **Cathy Blisson**

"Embedded", les 26 et 27 sept., 20h30, Théâtre Gérard-Philipe, 54, bd Château, 94 Champigny-sur-Marne, 01-48-80-96-28. (10,90 €).

Embarquement pour l'Irak

La couverture médiatique de la guerre par le Petit Théâtre de Pain.

Le Petit Théâtre de Pain, pour la première fois à Aurillac mais dont la notoriété ne cesse de grandir loin des circuits institutionnels, présentait *Embedded*, la dernière pièce de l'auteur et acteur américain Tim Robbins créée en 2003, traduite et remise en scène par Georges Bigot, un ancien du Théâtre du Soleil.

Cruellement rattrapée par l'actualité, cette création 2006 est un pamphlet satirique relatant l'histoire des journalistes « embarqués » sur la guerre en Irak au sein de l'armée américaine d'octobre 2002 à juin 2003, dénonçant la complicité des grands médias à couvrir les mensonges de la Maison-Blanche, et démontant par là même les processus de manipulation de l'opinion publique.

C'est un regard sans concession, emprunt d'un humour corrosif, porté sur le

comportement des journalistes, la pression de l'armée et les pantalonnades du bureau des plans spéciaux dirigé par Dick Cheney. Le ton est juste, troublant, usant volontairement de traits empruntés à la caricature pour mieux asseoir son réalisme, poussant le spectateur du rire à l'écœurement. Il y a l'histoire de ce soldat qui à un check-point tire sur la voiture d'une famille irakienne qui n'avait simplement pas compris l'ordre de s'arrêter; il y a cette autre, celle de Jessica Lynch, soldat blessée et soignée par un médecin irakien mais que l'armée américaine « libère » en faisant croire qu'elle avait été torturée et violée; il y a ces lettres de soldats à leurs familles, cette mise en scène autour du déboulonnage de la statue de Saddam Hussein, et le tableau de cette folie américaine identique à celle du *Dictateur* de Chaplin.

G. K.

Géraldine Kornblum

Bas les masques

Quoi? Le Petit théâtre de pain abandonne les tréteaux? Sa dernière création, Le Pic du Bossu, risque de surprendre les habitués de cette compagnie qui explore d'autres formes avec ce texte du Polonais Slavomir Mrozek, sans renier tout ce qui a construit son identité: vivacité gestuelle et prise de risque.

DU PETIT THÉÂTRE DE PAIN, compagnie implantée au Pays basque d'où sont originaires ses fondateurs, on connaît le goût pour l'itinérance, le défi, et l'exploration de toutes les formes populaires. Rien d'étonnant à ce qu'une compagnie qui choisit régulièrement « ce qu'il y a de plus casse-gueule » ait voulu s'attaquer à un texte difficile, qu'avant Eysines elle a présenté à la base sous-marine de Bordeaux, lieu mythique de la capitale aquitaine où les spectateurs n'ont pas craint d'affronter le froid pour venir. Le décor brut et destroy convient assez à l'esprit de la troupe, qui y a posé sa caravane.



PIERRE RUAUD
 LE BARON ET LE BOSSU - RAPPORT À L'AUTRE DIFFICILE...

L'un des principes affirmés de la compagnie est d'aller là où on peut l'accueillir, de tourner dans les lieux dits « difficiles ».

Après *Mesclagne*, qui brassait les langues basque, bulgare, anglaise, espagnole, occitane et la musique autour de *L'Ours* de Tchekhov, le choix du *Pic du Bossu*, de Slavomir Mrozek, marque une volonté de revenir à l'épure du jeu, en quittant le masque. La pièce raconte les vacances de deux couples bourgeois, et d'un étudiant qui, pourrait-on résumer, « jouent aux billes pendant que le bateau coule ». Leurs échanges à fleurets mouchetés, leurs crises intimes ont lieu en effet dans un contexte de conflit



PIERRE RUAUD
 FAFIOLE PALASSIO DANS « LE PIC DU BOSSU »

montant, rappelé par les informations inquiétantes venues d'une radio, et la terreur policière qui s'abat sur la fin de la pièce. « Nous pensions beaucoup au contexte du 11 septembre, à la notion de terrorisme, à ce qu'elle recouvre et aux amalgames qu'elle permet. », indiquent Mariya Aneva et Fafiole Palassio. Allusivement, Mrozek interroge sur la différence: un avocat qui se dit « libéral démocrate » tient un discours ouvertement fasciste vis-à-vis de son hôte, bossu, donc différent et menaçant. Les couples ne trouvent de réponse ni à leurs conflits intimes, ni à ceux du monde.

Dans la mise en scène signée Fafiole Palassio, Mariya Aneva et Ximur Fuchs, on retrouve la marque de fabrique de la compagnie: extrême vivacité gestuelle des acteurs, jeu de débordements sur l'espace, présence signifiante de la musique. Le souci du vivant, du populaire, appliqué à un texte plus austère, plus dramatique, plus elliptique que leurs créations habituelles. À la base sous-marine, leur public, un instant déconcerté, les a pourtant suivis dans cette nouvelle aventure. Étape vers un virage esthétique? Sûrement pas un virage éthique, en tout cas, répondent Mariya Aneva et Fafiole Palassio, qui soulignent que la compagnie n'a nullement l'intention d'abandonner les principes sur lesquels elle s'est fondée, ni l'exploration des formes qui lui sont habituellement chères. Mais à ce stade de maturité, elle s'autorise à prouver que son goût des tréteaux n'est pas synonyme d'enfermement dans un savoir-faire maîtrisé. ▲

SUD OUEST

BORDEAUX

SAMEDI 13 MARS 2004 / 0,80 €

www.sudouest.com

Points de vue

« Le Pic du bossu »

La Boîte à Jouer et le collectif Bordonor ont bien fait d'insister pour inviter « Le Pic du bossu » à la base sous-marine. Le spectacle en vaut la peine même si le son/béton n'est pas idéal. Un pari fou quand on y pense : faire venir des spectateurs dans un bâtiment conçu par la Kriegsmarine, au bord d'une eau glacée, au mois de mars, br... Heureusement, des couvertures anti-humidité et un chauffage d'appoint ne sont pas les seuls accessoires à réchauffer l'atmosphère de cette soirée. La grande énergie déployée par les comédiens du Petit Théâtre de pain pour ce « Pic du bossu » de Slawomir Mrozek ap-

porte incontestablement sa touche calorifère. Fausse pièce burlesque mais véritable et profonde réflexion à la Kundera sur l'individu rattrapé par la grande Histoire, le « Pic du bossu » raconte les « vacances » de quatre personnages dans un coin aussi isolé qu'idyllique. Un repos qui va s'avérer une lente dissolution de la petite histoire et des obsessions de chacun (phobiques, sexuelles, morales) sous les coups de boutoir des « événements » qui sourdent tout au long de pièce sous la forme d'une remarquable bande-son et de quelques cauchemars « philosophiques ». Le tout sous le regard d'un bossu, hôte parfait et inépuisable aussi qu'inutile sujet de conversation entre les personnages. À quelques défauts de réglages près, la mise en scène est remar-

quable de limpidité et se pose aux frontières du genre fantastique en faisant physiquement sentir un danger indistinct s'approcher de personnages perdus dans leurs pauvres petites névroses. Mérite une découverte. Et quelques frissons...

: **Joël Raffier**

Jusqu'au 21 mars du mercredi au samedi à 20 h 30 (pétantes). Demain et le dimanche 21 mars à 15 heures à la Base sous-marine, bd. Alfred Daney à Bordeaux-Bacalan. 8 et 13 euros. 05.56.50.37.37.

Sud Ouest
Samedi 13 mars 2004

SUD OUEST

BORDEAUX RIVE DROITE

MERCREDI 6 JUIN 2007 / 0,85 €
www.sudouest.com

CHANSON-THÉÂTRE. Tour du monde musical et festif avec ce « Cabaret » du Petit Théâtre de Pain qui fait autant d'effets qu'une tempête. A ne pas rater

Tempête sous cabaret

Le Petit Théâtre de Pain a ce côté « troupe » que beaucoup de compagnies souhaiteraient avoir le courage de garder, ce côté « un pour tous, tous pour un » qui les contraint à trouver des idées de spectacle où un maximum d'entre eux pourront montrer sur scène. La compagnie basco-internationale a fait de ce grand déplacement permanent une marque fabrique, un signe distinctif qui, de « Mesclagne » à « Embedded », satire de Tim Robbins sur la guerre du Golfe créée l'an dernier, rassemble la dizaine de comédiens autour d'un projet.

Formidable énergie. Et d'une pièce à l'autre, même si les thèmes changent, les comédiens restent et avec eux, cette formidable énergie qui bouscule toutes les réticences. C'était notamment le cas avec « Embedded », où les facilités du texte auraient explosé comme des évidences s'il n'avait pas été porté par cette volonté du Petit Théâtre de Pain de jouer vite, fort et bien. Leur « Cabaret », c'est un concentré de cette énergie qui porte la troupe, l'unique moteur d'un spectacle qui n'a besoin de rien d'autre.

C'est une heure et demi de musique et de bonheur, d'échanges vocaux et linguistiques, chaque nationalité composant la troupe apportant des airs de son pays et allant piquer à droite et à gauche dans les airs voisins. De la musique, certes, et uniquement, mais aussi des personna-



« Cabaret ». Une heure et demie de musique et de bonheur

PHOTO DR

ges pour la porter, juste esquissés pour théâtraliser un peu ce qui n'est pas qu'un tour de chants. Et une mise en scène dévoreuse d'espace, habitée d'un timing impeccable qui fait s'entrecroiser tout ce monde sans couacs. Musiques basques, klezmer, d'Europe orientale, musiques d'un peu partout qui s'en-

tre croisent et se répondent, mélange jubilatoire de sons et de langues, allant puiser jusque dans le fond patrimonial français d'adorables et attachantes niaiseries comme le « Félicie aussi » de Fernandel, « Cabaret » est un morceau enthousiasmant de l'esprit qui anime le Petit Théâtre de Pain depuis sa création, il

y a plus de douze ans à Bordeaux, un esprit de tréteaux et de partage, un bonheur de jouer et de faire partager:

: Jean-Luc Eluard

Samedi à 21 heures au Théâtre de verdure (château Robillard) ou en cas d'intempérie à la salle du Champ de Foire, à Saint-André-de-Cubzac. 9 et 12€. 05.57.43.64.80

LE PARAPLUIE ■ Soirée « Coup d'Éclat », jeudi, avec le Petit théâtre de Pain Pluie de chants populaires au « Cabaret »

Dix acteurs-musiciens sur scène, un banquet orchestré dans la foulée par l'équipe du Mange-Disque et une salle élégamment parée : Le Parapluie était à la fête, jeudi soir, avec le spectacle « Cabaret » du Petit théâtre de Pain. Une insolence vibratile, musicale et polyglotte...

La joyeuse troupe du Pays Basque a promené sa folie en lançant avec insolence toute logique pardessus tête. Dans un village improbable, forgé aux musiques populaires du lointain et d'ici, la bande pittoresque a tissé des liens étroits et inattendus entre les cultures.

Un vent de vie entre rires et larmes

Le chant suave des pleureuses a soufflé les rigueurs de l'Est, incarné la tragédie slave. Des paysans ibériques ont crié la révolte de la terre, l'insoumission, tandis que Fernandel était évoqué avec sa facétieuse « Félicie ». Variations de tons, sauts d'humeurs menés avec brio.

Au cœur de ce capharnaüm joué sur le fil, l'ivresse d'un trop plein de



FÊTE PAÏENNE. L'ivresse du peuple chantée entre passé et présent. PHOTO FLORIAN SALESSE

vie a charrié son lot d'éclats de rire et traîné pudiquement ses peines. La recette ? Un voyage forgé à la puissance des cultures populaires, des musiques d'infortunes et de joie. « Moi, il y a quarante ans, j'étais pas à Naucelles, j'étais à l'hôtel Borgne », lance un travesti, le visage barré d'un masque de la commedia dell'arte.

« Parce que j'aimais la fille du bougnat/J'ai tout perdu, triste fortune... ». Une infortune d'un temps seulement, car la salle entière répondait à l'invite d'une valse générale au son des bouchons qui sautent. La communion s'est fait le verre levé, juste avant le banquet.

Transition infime, à peine le temps d'applaudir

les artistes et le spectacle s'est poursuivi, a débordé en hors-champ autour de tables couvertes de victuailles. Acteurs et public se sont mêlés et ont fraternisé simplement au son 60's de l'équipe du Mange-Disque. Bref, un premier « Coup d'Éclat » réussi par l'association éponyme pour fêter la dernière résidence de l'année. ■

Soirée « Coup d'Éclat » au Parapluie

L'association Eclat en partenariat avec la compagnie du Petit Théâtre de Pain, en résidence au Parapluie, à Naucelles, depuis le 5 novembre, organisent aujourd'hui jeudi, à 20 heures, une soirée Coup d'Éclat.

Au programme de cette soirée, les organisateurs proposent un apéritif, la présentation du spectacle *Cabaret* par le Petit Théâtre de Pain, un buffet et un dancefloor. Pour cette soirée unique en son genre, le Mange Disque participera.

Cabaret

Le spectacle *Cabaret* a pour tout décor un plateau sur roue et deux charettes-orchestre. Des bottes de paille ou des bancs sont destinés au public. Un peu plus loin la buvette...

Cabaret est un spectacle musical et déambulatoire construit sur le principe du voyage. Les personnages de langues et cultures différentes font partager leur univers : des anciens chants des Balkans à la romance des airs juifs et russes, des jotas basques au rap déclamé, du blues improvisé au tango louche, de l'ambiance



La compagnie proposera de revisiter son cabaret.

bossa jusqu'au jazz français, *Cabaret* est un perpétuel va-et-vient entre passé et présent. Un enchaînement d'instant,

un spectacle riche et métissé qui ne sépare pas l'âme de l'humour et de la fête.

A.M.

Pratique

Informations, réservation au
04 71 43 43 70 (tarif 15 euros)

"SUD-OUEST" 1/septembre/1999

FESTIVAL DU THÉÂTRE DE BLAYE

Mélange en ville

Le Petit Théâtre de Pain amènera le théâtre au cœur de la ville en proposant « Mesclagne » hors de la citadelle de Blaye



« Mesclagne » par le Petit Théâtre de Pain (Photo Guillaume Bonnaud)

SOPHIE AVON

Avec cette tradition d'un théâtre populaire dont ils ont fait une attitude artistique, les onze membres du Petit Théâtre de Pain étaient sans doute les mieux placés pour tirer la scène hors de la citadelle et offrir aux Blayais qui ne fréquenteraient pas leur propre patrimoine, la dernière création de la compagnie.

Le Petit Théâtre de Pain vient en effet de sillonner la région avec « Mesclagne », renouant ainsi avec un théâtre de tréteaux populaire, ce qui ne veut pas dire facile, et dont l'adresse au public constitue une priorité. « On ne se considère pas comme une vraie troupe de

comédiens ambulants, mais on s'en inspire, c'est un esprit... », dit Ximun Fuchs.

CULTURES DIFFÉRENTES

Installé à Larressore, une commune de 3 000 habitants proche de Bayonne, le Petit Théâtre de Pain cultive cet esprit qui passe par la mise en commun des propositions et le souci de réinventer un théâtre vivant, chaleureux, et mélangé. A l'image de la compagnie, créée à Bordeaux il y a cinq ans, et rassemblant des comédiens de cultures différentes, Basques, Anglais, Espagnols et même une Bulgare... C'est aussi le désir de mêler les genres qui les a conduits à imaginer « Mesclagne », deux heures de spectacle comprenant une parade, trois courtes pièces et des intermèdes musicaux. « La musique

fait partie de nos spectacles, dit Fafiole Palassio, elle a toujours un sens parce qu'elle fait partie de l'histoire. Elle est toujours présente, soit sur scène soit hors scène, mais on est comédiens avant d'être musiciens ».

C'est paradoxalement la multiplicité des disciplines abordées qui donne sa cohérence à une troupe dont le travail sur place, dans l'espace qu'elle a investi et retape à Larressore (1 200 m² d'un hôpital psychiatrique désaffecté), s'élabore avec les plasticiens Debru Art (l'art du diable). De ce rêve théâtral où les mots, les sons, les cultures et les tempéraments se répondent, « Mesclagne » est né à la fois dans l'urgence mais aussi dans la logique de cette compagnie qui rend ainsi hommage au théâtre de carnaval. « Chacun a amené un peu de son

univers pour le cabaret, dit Ximun Fuchs, pour les trois pièces, on s'est séparés sur des désirs différents ».

Des désirs qui permettent d'assister à « l'Ours » de Tchekhov, à « Ubu roi » d'Alfred Jarry, et à « la Naissance du jongleur », un texte du Moyen-Age adapté par Dario Fo et réadapté par le Petit Théâtre de Pain. L'amour, le pouvoir et le travail paysan traversent ainsi « Mesclagne » que les comédiens ont nourri d'un joyeux pot-pourri des mythologies populaires. Un mélange, certes, mais dont le contenu généreux, drôle et poétique, dispense sans complexe l'âme de la fête.

► Jeudi 2 et vendredi 3 septembre, à 17 h 30, départ du cours Vauban et samedi 4, à 22 h 30, départ du Champ de Tir. Entrée libre.

"Za Montagne", 1 août 2001

LA CHAUSSÉE

De joyeux saltimbanques chez Footsbarn

Le Petit Théâtre de Pain a présenté, lundi soir, à un public venu en nombre, son spectacle intitulé « Mesclagne », à Maillet, sur les terres du Footsbarn. Une création pour le moins décalée et cosmopolite.

MONTLUÇON. — « Mélange », tel est le maître mot de cette troupe itinérante du Sud-ouest qui a présenté lundi soir, à La Chaussée, chez Footsbarn, son spectacle de rue. Maître mot tout d'abord parce que « Mesclagne », le titre de cette création, signifie en occitan « mélange ». Maître mot ensuite parce que les comédiens ont des origines géographiques très différentes : du pays Basque en passant par la

Bulgarie. Maître mot également car ils ont présenté un spectacle centré autour de trois pièces, toutes plus ou moins mêlées : « La naissance du jongleur » de Dario Fo, « L'Ours » de Tchekov, et Ubu Roi de Jarry. Mélange des tons, enfin, car balancés entre dramatique, grotesque ou burlesque.

Près de 200 personnes sont venues applaudir, lundi soir, ces comédiens à la palette de composition... plus que déve-

loppée ! Un spectacle digne d'une comédie musicale : musique, chants, théâtre, poésie, danse, pour ne citer que cela. Loufoques, grotesques, tous-les adjectifs que l'on ne pourrait cerner l'étendue de leur talent.

Le premier volet de cette création, « La naissance du jongleur », adapté par Dario Fo et réadapté par la troupe, se partage entre comique et drama-

tique : le public commence par rire du jongleur, surtout quand il caricature le « patron », c'est-à-dire le roi, venu lui ôter sa terre. Le rire se fait jaune peu à peu, quand le jongleur dépeint le viol de son épouse, et sa propre tentative de suicide. Mais quelques notes de musiques plus tard, une grosse caisse, des cymbales, et la bonne humeur reprend ses droits. Le public a d'ailleurs largement été mis à contribu-

tion pour parfaire cette bonne humeur : il en a fait des efforts pour suivre ces joyeux saltimbanques !

FRANCHES RIGOLADES

Car la scène où les comédiens ont évolué ne ressemblait guère à une scène classique, c'est le moins que l'on puisse dire. En effet, la troupe avait installé deux scènes, l'une face au public, l'autre dans son dos. Mais, probablement en mal d'espace, les comédiens n'ont rien trouvé de mieux que « d'envahir » à plusieurs reprises les allées où le public s'était installé, donnant lieu à quelques « débordements » et autres franches rigolades.

Pour suivre (le rythme), les spectateurs se sont donc vu dans l'obligation de pivoter sur leurs bancs, de faire des allers-retours sur leurs chaises ! Mais, loin de se plaindre, le public a été enchanté par tant de fantaisie. Pourtant malmené (une partie du parterre a en effet été « ratraïchié » par un seau d'eau lancé par-derrière, une autre

bombardée par des boules de papier journal détrempées !) il en a même redemandé. Alors, pour le récompenser et pour « célébrer » le mariage concluant la pièce de Tchekov, la troupe a distribué gracieusement quelques boissons à son public.

Rafraîchi, le public s'est alors livré sans retenue aux facéties d'une multitude de personnages, que ce soit la vieille cocotte chantant « L'hôtel Borgne » et attendant un Elvis décadent, ou bien les personnages grotesques de la pièce de Jarry, ou encore la veuve russe éplorée de Tchekov et son « ours » de créancier.

Tantôt drôle, tantôt émouvant le spectacle s'est voulu universel, notamment à travers les chants résonnant en guise d'intermède : basques, russes, marocains, ou encore espagnols, ils ont scandé tout le spectacle. Et paradoxalement, c'est dans cette diversité cohérente d'un spectacle pour le moins jubilatoire !



La troupe n'hésite pas à jouer sur les décalages et le burlesque pour provoquer le rire.

LA VIE CULTURELLE

Des fleurs sur l'acier des menottes

Théâtre. Jusqu'au 26 mai, l'Épée de bois, à Vincennes, accueille le Petit Théâtre de Pain, troupe du Pays basque, pour un voyage dans l'imaginaire de quatre prisonniers.

L'homme marche sur la Lune, Franco n'en finit plus de mourir. Dans une cellule d'apocalypse les rêves de quatre prisonniers politiques s'évadent le long des murs... Depuis 1994, le Petit Théâtre de Pain, sis au Pays basque, poursuit sa route au hasard des rencontres. Ils sont dix aujourd'hui à tenter l'expérience d'une création vivante et métissée, dix à faire revivre le texte introuvable de Fernando Arrabal. « L'idée de départ c'était d'aller vers des gens qui ne vont pas au théâtre. Finalement d'aller chez eux par l'intermédiaire des comités des fêtes qui sont très actifs au Pays basque. On a commencé par un spectacle qui s'appelait *1 2 3 Soleil*. Aujourd'hui nous avons un répertoire de cinq créations. *Et Ils passèrent des menottes aux fleurs*, nous l'avons joué une soixantaine de fois, mais c'est la première fois que nous la jouons à Paris. »

Acteur, musicien et metteur en scène, Ximun Fuchs est tombé par hasard sur le texte de la pièce. « Fernando Arrabal, nous le connaissons de réputation, mais nous avons tous été frappés par la poésie qui se dégage de sa pièce. Ce qui nous a tout de suite intéressés c'est de cerner le regard que nous, qui n'avions pas vécu la fin des années soixante, pouvions porter sur son expérience. Toute la pièce se passe en prison, elle évoque sa propre histoire puisqu'il a été enfermé, et cette promesse qu'il avait faite aux autres détenus de raconter, de témoigner l'horreur des prisons franquistes. Ce sont leurs rêves, leurs souvenirs et leurs fantasmes et, plus que le malheur ou la tristesse, nous voulions donner à voir cette furieuse envie d'exister qui émane du texte ainsi que toute cette humanité condensée que l'on enferme. Il y a des moments drôles ou des moments très crus dans la pièce et, par le jeu masqué, l'imaginaire des prisonniers occupe tout l'espace théâtral. »



Un texte puissant d'Arrabal, où le cortège de rêves de quatre prisonniers politiques s'évade, le long des murs.

Si le sujet de la pièce est engagé, le Petit Théâtre de Pain préfère ouvrir la discussion que donner des leçons: « Nous avons joué plusieurs fois pour des familles de prisonniers, ou lors de campagnes de dénonciation de la torture. Mais nous ne sommes pas là pour apporter un jugement, parce que l'on part du principe que le spectateur voit mieux les choses que nous qui sommes en train de jouer. La pièce pose plusieurs questions, celle de l'enfermement, celle du franquisme d'aujourd'hui, qui est plus un pouvoir financier qu'un pouvoir politique. Mais chacun, suivant d'où il vient, suivant ce qu'il fait, peut la percevoir d'une manière différente... Je crois vraiment que c'est un texte que l'on peut jouer partout. Un peu à notre image d'ailleurs puisque nous venons tous de cultures diffé-

rentes... Après évidemment c'est un moyen d'engager la discussion, c'est aussi pour ça que l'on fait du théâtre. On ferait du football, ce serait sûrement plus difficile! »

Si la question de l'enfermement est universelle, elle prend au Pays basque une acuité peut-être plus aiguë qu'ailleurs, simplement parce qu'après plus de soixante ans de conflit, il reste dans les prisons françaises et espagnoles six cents prisonniers qui revendiquent le statut de prisonnier politique et qui subissent, de fait, une répression spécifique, par l'éloignement et par la dispersion. Simplement aussi parce que les trajets vers le parloir, ou les week-ends sur les routes font partie du quotidien de centaines de familles. Pourtant, du Pays basque au Proche-Orient, en passant par toutes les prisons du monde, les réflexions que soulève le

texte d'Arrabal dépassent le cadre d'une réalité particulière, pour ceux que l'on appelle les « politiques » mais aussi pour ceux que l'on appelle les « droits communs ». ... Parce que communément ils n'ont aucun droit.

BERTRAND CATUS

Et ils passèrent des menottes aux fleurs, de Fernando Arrabal, par le Petit Théâtre de Pain au théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie de Vincennes, les jeudis, vendredis et samedis à 21 heures, le dimanche à 16 heures, jusqu'au 29 mai. Renseignements et réservations au 01 48 08 39 74 (du mardi au samedi de 12 heures à 19 heures). Le jeudi 16 mai, le théâtre de l'Épée de bois accueille, à 16 h 30, une conférence rencontre avec Fernando Arrabal et le Petit Théâtre de Pain.

EL MUNDO

DEL SIGLO VEINTIUNO

EL MUNDO, VIERNES 17 DE MAYO DE 2002
CULTURA

Arrabal revive el teatro de «sangre, sudor y lágrimas»

París reivindica la actualidad de 'Y pondrán esposas a las flores', que se reestrenó ayer



FERNANDO ARRABAL

Éxito en Madrid y estreno en París

↑ El autor español más iconoclasta está de moda. Al éxito en Madrid de su obra *Carta de amor*, se suma ahora el estreno en un teatro de París de *Y pondrán esposas a las flores*, un texto escrito hace 35 años que muestra el Arrabal antifranquista.

CRISTINA FRADE
PARIS.— La mayoría de los miembros del Petit Théâtre du Pain no había nacido cuando Fernando Arrabal escribió *Y pondrán esposas a las flores*, pero eso no les impidió quedar cautivados por un texto que describen como «una mina de oro». La joven compañía —«troupe», como ellos prefieren llamarse— representará la obra hasta el día 29 en el Théâtre de l'Épée de Bois, que dirige Antonio Díaz-Florián, en la Cartoucherie de París.

La pieza de Arrabal evoca los recuerdos, los sueños y los fantasmas que ayudan a cuatro presos políticos a evadirse mentalmente de la celda de una prisión franquista. «Es una obra que tiene resonancia en la actualidad: la situación de las cárceles, la tortura que aún se practica regularmente en ellas», explican Manex y Ximun Fuchs, dos de los artistas, que offician también como directores. De hecho, *Y pondrán esposas...* fue representada el año pasado por el mismo grupo en el marco de una campaña de Amnistía Internacional contra la tortura.

Tan iconoclasta e irónico como de costumbre, el autor, que ayer visitó a la troupe, insiste en que su reputación de escritor político carece de fundamento.

Sobre Franco

«Mis obras nunca han tratado de política, pero tengo que agradecer al general Franco haberme dado el mayor de los premios: prohibir mis obras y meterme en la cárcel. Yo hablo del amor, de la muerte, de las cosas que ocurren a mi alrededor, de lo que me entristece».

Espoleado por Díaz-Florián, que recuerda otros montajes de *Y pondrán esposas...*, dirigidos por el propio Arrabal y en los que llegaba a morder a los espectadores, éste reconoce que escribió la obra a los 35 años (en agosto cumplirá 70), después de su estancia de un mes en prisión, y rei-

vindica un «teatro sin red», de «sangre, sudor y lágrimas», que se extiende hasta su última pieza, *Carta de amor*, representada estos días en Madrid. «Rechazar la emoción en el teatro es rechazar el teatro».

El autor concede también que obras como la que puede verse en la Cartoucherie encuentran actualmente mayor eco en los países de Europa del Este, donde todavía está fresco el recuerdo de las dictaduras.

«Fotos retocadas»

Pero Arrabal confiesa olvidar sus obras tan pronto como las crea. «Después, se convierten en una especie de fotos retocadas», dice, y aprecia en la producción del Petit Théâtre du Pain el hecho de que «no intentan convencer a todo el mundo, sino de uno a uno», que es uno de sus lemas.

Nacido en 1994, en los bancos de la Universidad de Burdeos, el grupo reúne a una docena de artistas de culturas y lenguas distintas y varias de sus creaciones son el resultado de una escritura colectiva. La troupe, instalada en Larressore (País Vasco francés), apuesta por un teatro popular que, como demuestra la elección de la obra de Arrabal, no es sinónimo de fácil. «Nuestro deseo es salir al encuentro de la gente, llevar el teatro allí donde no lo hay», explica Fafiole Palassio.

Para el Petit Théâtre, *Y pondrán esposas...* supuso su primera confrontación a un autor: «¡Y vaya autor!», aseguran los miembros de la compañía. Los sedujo no sólo su resonancia política y las cuestiones que planteaba sobre la libertad y la existencia, sino también su poesía y el reto de llevar al escenario una «escritura muy amplia, donde se mezclan los sueños con la realidad».

Arrabal, por su parte, no deja de soñar. «Todas las noches me visita una mujer vestida de colores, pero no es la fantasía de la que hablaba Pirandello».

Têtes d'affiche Aquitaine

Théâtre à **Canéjan, Bayonne** et **Ispoure**

Et ils passèrent des menottes aux fleurs

De **Fernando Arrabal**, mise en scène **Le Petit Théâtre de pain**.

Les membres de cette jeune troupe, dont la moyenne d'âge est inférieure à 25 ans, se sont connus à l'université de Bordeaux. En 1994, sur les conseils de Georges Bigot, un ancien du Théâtre du Soleil, ils se présentent au festival de Blaye. Depuis, la troupe vole de ses propres ailes et impose son style. Une énergie décoiffante, canalisée par une grande maîtrise des règles de l'art. L'attrait des comédiens pour les masques et la musique les conduit vers un expressionnisme radical et ludique. Leur univers scénique s'inspire du travail d'autres bateleurs, comme les Anglais du Footsbarn ou les Allemands du Ton und Kirshen. Leur recette ? « *On travaille en équipe.* » Illustration avec leur version épicée de *Et ils passèrent des menottes aux fleurs*, farce tragi-comique du sulfureux Fernando Arrabal, jouée au festival off d'Avignon. Ou avec *1, 2, 3, Soleil*, commedia dell'arte assalsonnée à leur sauce. Leur adresse ? Le CHU de Bayonne, qui a accepté de leur céder le complexe psychiatrique abandonné de Larressore, où ils façonnent leur prochaine création.

▶ *1, 2, 3, Soleil*, le 7 nov., centre Simone-Signoret : chemin Cassiot, Canéjan. Et ils passèrent des menottes aux fleurs, le 19 févr., Théâtre de Bayonne, scène nationale : place de la Liberté ; le 26 févr., salle des fêtes d'Ispoure. Rens. : 05-59-29-91-92.



Les bateleurs du Petit Théâtre de pain.